

Pandémie et modèle de société

Jean-Marie VILLELA, "Pandémie et modèle de société," in *Les métamorphoses de la vulnérabilité*, 03/04/2020, <https://metavulnera.hypotheses.org/108>.

Billet du 3 avril 2020

Les conditions dans lesquelles l'épidémie du Covid 19 est apparue, puis s'est développée jusqu'à toucher l'ensemble des continents pour devenir une pandémie, en l'espace de trois mois, nous interpellent. Depuis, de nombreuses analyses sont produites, que ce soit dans les médias grand public ou spécialisés. Un certain nombre de ces analyses réinterrogent notre modèle de société et plus globalement ce que l'on peut qualifier de marche inexorable du monde vers un devenir qui nous semble de plus en plus incertain. Jusqu'à présent, nous nous sentions plutôt protégés et confiants: le progrès technologique avait engendré le progrès économique qui lui-même avait permis le progrès social. Depuis le milieu du 20^e siècle, le monde occidental sortait semble-t-il gagnant de cette course vers la modernité.

La chute du mur en 1989, puis l'effondrement des pays de l'ancien bloc de l'Est au premier rang desquels l'ancienne URSS, nous incitaient à croire en un monde obligatoirement meilleur, dans lequel les idées, les hommes et les marchandises circuleraient sans contrainte pour le grand bien de l'humanité toute entière. Bien sûr, pour les observateurs, de nombreux signes mettaient en évidence la fragilité de cette course au bonheur. Des voix s'étaient élevées, bien avant les bouleversements politiques et économiques de ces dernières décennies pour nous alerter. Dans les années 70, au moment des premiers signes d'essoufflement du modèle économique occidental, les scientifiques, économistes et hauts fonctionnaires regroupés dans le Club de Rome publiaient la première version du rapport Meadows, du nom d'un de ces coauteurs¹. Ce rapport pointait les dangers pour la planète et pour l'humanité de la croissance économique et démographique que connaissait le monde de l'époque. Dans le même temps, l'économiste et théoricien marxiste, tendance trotskiste, Ernest Mandel publiait « Le troisième âge du capitalisme »², dans lequel il tentait d'expliquer la longue expansion économique d'après-guerre et les raisons pour lesquelles cette expansion devaient aboutir à la crise des années 70. Paul Bairoch, historien économiste, publiait à la même époque « Le tiers-monde dans l'impasse », qui mettait en relation l'histoire du processus de démarrage du monde occidental et l'analyse des origines, de l'évolution et des causes du sous-développement économique des deux tiers de l'humanité³. Enfin, dernier exemple, le socio-économiste français Ingmar Granstedt pointait dans son livre « L'impasse industrielle » la fragilité d'un monde économique dans lequel les outils de production démesurés de l'ère industrielle, les technologies de puissance et ce qu'il appelait l'interconnexion mondiale des processus produisaient des interdépendances tellement rigides et complexes que l'ensemble en devient plus vulnérable⁴.

Il ne s'agit pas ici de considérer ces analyses, et leurs critiques, comme détentrices de la seule vérité, mais force est de constater que ces exemples pris dans la littérature spécialisée des années 70 résonnent singulièrement à nos oreilles confinées! La pandémie du Covid 19 témoigne de la vulnérabilité d'un monde hyper-globalisé. En quelques semaines, le virus a gagné tous les continents. En quelques semaines, les économies occidentales ont atteint les limites d'un système de santé certes performant, mais proche de la rupture. En quelques semaines, les sociétés les plus fortes, les plus protégées, les plus inconscientes peut-être aussi, ont modifié de fond en comble leurs comportements. En quelques semaines, les inégalités mondiales déjà flagrantes, éclatent avec les risques de catastrophe humanitaire dans les pays les moins développés. La crise s'installant dans la durée, les premiers réflexes de solidarité font place à d'autres attitudes moins généreuses: les pays du nord rechignent à aider les pays du sud, les systèmes de santé sont « benchmarkés », les avions remplis de masques sont

négoiés au plus offrant sur les tarmacs, les boucs émissaires sont convoqués pour détourner des vraies questions. Denis Mukwege, Prix Nobel de la Paix, nous semble bien résumer les nouveaux défis mondiaux.

Cette épidémie montre les limites du système qu'a créé notre génération. Un système qui n'a pensé qu'à l'économique et à la course au profit rapide, au détriment du social et de l'attention aux autres. Un système qui a complètement perdu de vue certaines valeurs comme la solidarité et n'a eu de cesse de penser « global » pour chercher au bout du monde la main-d'œuvre la moins chère possible en dédaignant l'investissement social. Un système où l'hôpital public a été considéré comme la cinquième roue du carrosse alors qu'il devrait être un rempart.

Qui aurait pu imaginer que des malades d'une société riche puissent mourir devant des médecins désarmés et contraints à d'horribles choix ? Qui aurait pu penser qu'au XXI^e siècle, des gens seraient abandonnés à leur sort dans des établissements pour personnes âgées, sans qu'on puisse même leur donner une sépulture ? Tout cela était impensable il y a à peine trois semaines. Alors, j'espère que l'on apprendra de cette pandémie. Que le monde d'après le coronavirus ne sera plus le même. Que l'homme saura retourner vers l'humain. Que seront réhabilitées les notions d'égalité, de dignité et enfin d'empathie.⁵

Saurons-nous tirer tous les enseignements de la crise sanitaire actuelle ? Donnera-t-elle lieu, une fois le pire passé, à de simples ajustements et régulations de notre système socio-économique, ou bien, comme semble vouloir le dire certains de nos hommes politiques, refonder notre modèle pour « le jour d'après »? La solidarité qui, heureusement, prévaut dans nos comportements pourra-t-elle de nouveau s'ériger en valeur fondamentale de l'humanité? Oublierons-nous vite ce sentiment de vulnérabilité profonde qui nous a toutes et tous envahi une fois la sidération passée?

Laura Spinney, journaliste scientifique et romancière anglaise faisait paraître en 2018, pour l'édition française, son livre intitulé « La grande tueuse, comment la grippe espagnole a changé le monde »⁶. L'auteure s'interrogeait sur l'absence du souvenir de cette pandémie, qui a tué entre 50 et 100 millions de personnes, en deux ans, soit 2,5 % à 5% de la population mondiale de l'époque. L'une des raisons avancées par l'auteure est liée au fait que la grippe espagnole aurait d'abord été vécue au plan individuel, et non comme une tragédie collective, qu'elle ne serait pas vue « comme un grand désastre de l'histoire, mais plutôt comme l'addition de millions de tragédies personnelles et discrètes »⁷. Paradoxalement, même si les mesures individuelles que nous devons prendre aujourd'hui pour nous protéger nous renvoient à notre propre individualité, nous partageons tous le même confinement, et les médias et réseaux sociaux nous renvoient l'image d'une tragédie, non plus individuelle, mais collective et mondiale. Peut-être est-ce là un signe, sinon une condition suffisante, pour réfléchir collectivement à un modèle de société basé sur les liens de proximité et l'attention aux autres. Peut-être est-ce aussi une façon de penser et construire un modèle de société plus « bien-traitante ».

1. The limits to Growth, les limites à la croissance, rapport au Club de Rome, 1972 []

2. Ernest Mandel, Le troisième âge du capitalisme, Folio 10 18, 1976 []

3. Paul Bairoch, Le tiers-monde dans l'impasse, Idées Gallimard, 1971 []

4. Ingmar Granstedt, L'impasse industrielle, Collection Techno-critique, Seuil 1980 []

5. Denis Mukwege, Prix Nobel de la paix, alerte sur l'urgence sanitaire et la précarité du système de soins dans les pays du continent, Le Monde du 2 avril 2020 []

6. Laura Spinney, La grande tueuse, comment la grippe espagnole a changé le monde, Albin Michel, 2018. Edition originale Pale Rider, Jonathan Cape 2017 []

7. Laura Spinney, op. cit []